

Dictée du lundi 9 octobre 2023

Texte de J. J. Rousseau (1712-1778) extrait des *Confessions*

Mon oncle, homme de plaisir ainsi que mon père, ne savait pas comme lui se captiver pour ses devoirs, et prenait assez peu de soin de nous. Ma tante était une dévote un peu piétiste, qui aimait mieux chanter les **psaumes** que veiller à notre éducation. On nous laissait **presque une** liberté entière, dont nous n'avons jamais abusé. Toujours inséparables, nous nous suffisions l'un à l'autre ; et, n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous n'avons pris aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous aurait pu nous inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne l'avons moins été ; et ce qu'il y avait d'heureux était que tous les amusements dont nous nous étions successivement passionnés nous tenaient ensemble occupés dans la maison, sans que nous ayons été même tentés de descendre à la rue. Nous faisons des cages, des flûtes, des volants, des tambours, des maisons, des **équiffles**, des arbalètes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-père pour faire des montres à son imitation. Nous avons surtout un goût de préférence pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Genève un charlatan italien appelé Gamba-Corta ; nous sommes allés le voir une fois, et puis nous n'avons plus voulu y plus aller : mais il avait des marionnettes, et nous nous sommes mis à faire des marionnettes : elles jouaient des manières de comédies, et nous avons fait des comédies pour les nôtres. Faute de pratique, nous contrefaisions du gosier la voix de Polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parents avaient la patience de voir et d'entendre. Mais mon oncle Bernard ayant un jour lu dans la famille un très beau sermon de sa façon, nous avons quitté les comédies, et nous avons composé des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressants, je l'avoue ; mais ils montrent à quel point il fallait que notre première éducation eût été bien dirigée, pour que, maîtres presque de notre temps et de nous dans un âge si tendre, nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avons si peu besoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener, nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise, sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissait si bien nos cœurs, qu'il nous suffisait d'être ensemble pour que les plus simples goûts fissent nos délices.

- **Des équiffles** : Jouet d'enfant avec lequel on lance de l'eau comme avec une seringue. *Nous faisons des tambours, des maisons, des équiffles, des arbalètes, ROUSSEAU, Conf. I.*
- Des habitudes **libertines** : *adjectif et nom*

HISTOIRE

Qui rejette la contrainte, *spécialement* en matière de religion.

LITTÉRAIRE

Qui recherche, avec un certain raffinement, les plaisirs charnels. Synonyme : dissolu

ORTHOGRAPHE VOCABULAIRE :fiche 1

- L'élision :

- « **Presque** » : ne s'élide **JAMAIS**, sauf dans « **presqu'île** »

Presque est un adverbe composé de « près » et de « que ». Par le passé, on écrivait « à près que », c'est-à-dire « à peu près ».

Devant une voyelle, le « e » final de « presque » n'est... presque jamais remplacé par une apostrophe !
Exemple : « Cet été, il a fait **presque aussi** beau en Bretagne qu'en Corse. »

L'unique exception est le nom « presqu'île » (presqu'une île) ! Exemple : « La **presqu'île** de Giens a la faveur des touristes. »

- Presqu'île peut aussi s'écrire « presqu'ile », sans accent circonflexe sur « ile », d'après les tolérances orthographiques de 1990.
- En résumé, on écrira : « **Presque imperceptible** dans la brume, la **presqu'île** se profile à l'horizon. »

- « **Quelque** » : ne s'élide **JAMAIS**, sauf dans « **quelqu'un** » et « **quelqu'une** »

Quelque est un adjectif composé de « quel » et de « que ».

Devant une voyelle, le « e » final de « quelque » se maintient, sauf dans « quelqu'un » et « quelqu'une ». Exemple : « **Quelqu'un** a-t-il **quelque idée** de l'endroit où nous sommes ? »

Bien sûr, quand il est en deux mots, « **quel que** » suit les mêmes règles d'élision que « que » : **il s'élide devant tous les mots commençant par une voyelle ou un « h muet ».**

- **Pour rappel**, « quelque » s'écrit en un seul mot quand il est placé devant un adjectif, un nom ou un adverbe. « Quel que » s'écrit en deux mots quand il est placé devant un verbe.

- « **Jusque** » : s'élide **TOUJOURS** devant une voyelle

Jusque (qui s'écrivait *jusques* par le passé) peut être *une préposition* (dans « jusqu'à », suivi d'un complément de lieu ou de temps), *un adverbe* (quand « jusqu'à » a le sens de « même ») ou *une conjonction* (dans « jusqu'à ce que », c'est-à-dire « jusqu'au moment où »)

Devant une voyelle, donc, « jusque » s'élide. Le plus souvent, il s'agit de « a » !
On écrira « Je suis en vacances **jusqu'à** lundi », « Elle a rougi **jusqu'aux** oreilles », « Il a tout perdu, **jusqu'à** sa chemise. »

Attention, il n'est pas suivi de « à » (et garde donc son « e ») :

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)

Jean-Jacques Rousseau, philosophe du siècle des Lumières, est un penseur épris de justice. De grande véhémence dans ses combats, il s'est bien souvent senti incompris.

Enfance à Genève

C'est à Genève que Jean-Jacques Rousseau est né, le 28 juin 1712. S'il fut toujours attaché à sa ville natale, ne manquant jamais, à partir de 1750, d'apposer à la signature de ses nombreux écrits, la mention rappelant qu'il était bien **Citoyen de Genève**, il n'y vécut que fort peu de temps.

Essentiellement, ce fut le temps de sa petite enfance, assombrie par la mort précoce de sa mère (qui était fille de pasteur), mais aussi heureuse en compagnie d'un père qui l'entourait d'une grande affection et l'encouragea à de multiples lectures (parfois stupéfiantes pour son âge). Dès l'adolescence, et alors qu'il avait été mis en apprentissage chez un graveur par son oncle, il décida de « s'enfuir ».

Élevé dès l'âge de dix ans auprès du ministre du culte Lambercier, il apprend l'injustice des punitions non méritées ; en étudiant chez un huissier, à douze ans, il sait qu'il ne sera pas clerc ; en apprentissage chez un graveur, il s'échappe à quinze ans pour une première errance. Décidé à se convertir à la religion catholique, il est recommandé à Annecy auprès de M^{me} de Warens : il l'appellera « maman ». Cette jeune femme l'envoie très vite à l'hospice des catéchumènes de Turin pour y être baptisé. Après avoir été, sans succès, secrétaire de quelques dames de la ville italienne, il repart sur les routes, enfin hors de la ville, en rupture. Encore un essai avorté, le séminaire, qu'il abandonne, et une passion qui le tient : la musique. Il ne restera pas non plus à la maîtrise de la cathédrale d'Annecy, mais continuera à chanter et à composer.

Conversion au catholicisme et années de formation

C'est d'abord à quelques kilomètres de Genève, en Savoie, chez **Madame de Warens**, que l'adolescent s'est arrêté. L'amie exceptionnelle, de 12 ans son aînée, assure sa conversion au catholicisme – prix de sa décision de s'établir en France ; elle lui donne les éléments les plus précieux de sa formation, y compris musicale, et éveille son attention aux richesses de son environnement, favorisant ainsi les multiples questions qu'il n'a cessé par la suite de se poser sur le « vivre en société ».

Une rupture avec Madame de Warens le conduit à Lyon (1740), puis à Paris (1742) où, étant donné sa culture et grâce à des lettres de recommandation, il est immédiatement plongé dans les milieux savants, ceux des Lumières et de *l'Encyclopédie*. Ses relations et ses compétences lui valent d'être nommé secrétaire d'Ambassade à Venise (1743) où il fait, entre autres, la connaissance de Goldoni et où il fait l'apprentissage des arcanes – troublantes – de la politique.

Il revient à Paris (1745). L'infatigable voyageur y fait désormais de longs séjours, et y fréquente les milieux de *l'Encyclopédie* avec lesquels il travaille. Mais il ne se fixe pas vraiment dans la Capitale, tant ses relations avec les autres sont traversées de tensions, de

ruptures, d'explications houleuses (avec **d'Alembert**, **Diderot**, pourtant son plus attentif ami, **Voltaire**, etc.).

Premiers pas vers la célébrité, le *Discours sur les Sciences et les Arts*

C'est en **1749** que Rousseau s'engage dans les écrits philosophiques qui l'ont rendu célèbre auprès de ses contemporains. L'épisode est connu : alors qu'il rend visite à **Diderot** emprisonné à Vincennes pour avoir publié sa *Lettre sur les Aveugles*, il prend connaissance d'une question mise au concours par l'Académie de Dijon : « Le progrès dans les arts et les lettres épure-t-il ou corrompt-il les mœurs ? » Ce thème le galvanise (on parle de « l'illumination de Vincennes »).

Encouragé par **Diderot**, il rédige le *Discours sur les Sciences et les Arts*, un essai dans lequel il fait apparaître qu'il n'y a pas de relations de cause à effet entre le progrès des arts et techniques et l'amélioration des mœurs. Le problème des mœurs se rapporte en effet d'abord à celui de la nature juridique des institutions sociales.

Son mémoire ayant été couronné, sa célébrité est acquise. Genève le reconnaît comme l'un des siens. Il revient alors (1754) au protestantisme, et ce, de manière éclatante puisque Genève ne juge pas même nécessaire de lui demander le repentir qu'aurait supposé son apostasie.

L'œuvre philosophique

Il veut alors préciser, enrichir, les principales hypothèses de son mémoire. Un problème, en particulier, le hante, celui de la dysharmonie entre les beautés de la nature et les injustices que multiplie une vie en société traversée par toutes les perversions que les institutions y introduisent. Serait-ce là une fatalité ?

Réfléchissant sur une histoire des sociétés, dont il souligne celles des étapes qui lui paraissent les plus significatives depuis l'âge paléolithique, il suggère que, là où des normes sont imposées autoritairement au nom d'une loi naturelle, des choix rationnels auraient été, seraient, possibles. Il suggère qu'une volonté d'action, fondée sur la réflexion, peut orienter l'évolution des sociétés vers un réel progrès social, vers une harmonie dont la nature donne l'exemple.

Mais, sauf le succès de la *Nouvelle Héloïse* (1759), les travaux qui font état de sa réflexion et de son ambition réformatrice, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* (1754), le *Discours sur l'économie* (1755), sont moins bien reçus.

La critique se fait très virulente lorsque paraît, en 1762, d'une part le *Contrat social*, d'autre part *l'Émile*, auquel il a adjoint *la Profession de foi du Vicaire savoyard* (1762).

Le « scandale » de *L'Émile*

Dans *l'Émile*, Rousseau pose le problème de l'éducation. Ceux qui ont la responsabilité d'accompagner l'enfant vers sa vie d'adulte assument-ils leur charge ? En ont-ils les moyens et l'intelligence ?

Se fondant sur ce paradoxe que l'enfant est né bon, tandis que l'adulte, plongé dans un monde injuste et contraire à l'harmonie que la nature suggère, est devenu lui-même injuste, Rousseau élabore les grands principes d'une éducation juste et équilibrée. Il les accompagne d'exemples très concrets et parfois surprenants.

Outre le fait d'apprendre à l'enfant l'amour et le respect de la nature, l'une des visées de l'éducation est l'apprentissage du commerce avec les autres, avec l'autre, son semblable pourtant si différent de soi. Il faut que l'enfant puisse éprouver en douceur, la réalité de cet

inévitable obstacle pour trouver les moyens de la surmonter, pour éviter qu'elle ne se traduise en agressions répétées pendant la vie adulte. Ainsi sera peu à peu formé le citoyen adulte responsable, celui qui peut exercer une compétence dans la cité, dans le souci d'un progrès des mœurs.

Voltaire fait alors méchamment observer que Rousseau qui, dans sa liaison avec Thérèse Levasseur, a eu 5 enfants, bien loin de se préoccuper de leur éducation, les a tous abandonnés à l'hospice. Le fait était là. Mais le propos de *l'Émile* n'était-il pas aussi de prévenir de semblables drames, en portant le problème de l'éducation au plan des responsabilités qui touchent à la vie collective ?

Les Confessions

Blessé par l'accusation de Voltaire, Rousseau prit alors la décision de se défendre, d'expliquer ce qu'avait été sa vie, sans dissimuler ses difficultés, et donc ses contradictions. C'est la rédaction de cette œuvre si impressionnante que sont *les Confessions*, un genre littéraire inauguré longtemps auparavant par Saint Augustin. Rousseau a donné, dans cette œuvre posthume, commencée en 1769, le fil conducteur de son parcours traversé de passions et souvent sinueux : cette exigence de vérité, d'authenticité, de cohérence, qui l'habite et qui ne peut le céder devant le conformisme de règles sociales, car celles-ci ne produisent, le plus souvent, qu'un ordre injuste et sans rapport avec l'harmonie de la nature.

À la fin de sa vie, il ne cesse de fuir ses semblables en multipliant ses déplacements. Malgré les efforts de quelques amis fidèles, il se plonge dans la solitude et écrit les *Rêveries du Promeneur solitaire*.

Rousseau est mort le **2 juillet 1778** à Ermenonville où, grâce à la complicité du Marquis de Girardin, il avait pu se retirer avec Thérèse Levasseur, sa compagne de 40 ans, devenue en 1768, sa femme. **Ses cendres ont été transférées au Panthéon en 1794.** (il repose à côté de son vieil ennemi ; Voltaire)